

Accueil Livres **Sortir, Benoît Conort**

# Sortir, Benoît Conort

Écrit par France Burghelle Rey 23.08.17 dans *La Une Livres, Les Livres, Critiques, Poésie*

Sortir, Champ Vallon, mai 2017, 112 pages, 13,50 €

Ecrivain(s): [Benoît Conort](#)



Le prologue mis en place par Benoit Conort dans son dernier opus poétique a pour inc associé à un espace et à un langage qu'il faut à la fois apprivoiser et mieux connaître puisqu'elle est « nue », résiste et précipite le paradoxe entre deux thèmes signifiés « Dedans » et « Dehors » qui encadreront le titre de la partie III, « Jardins ».

La partie I comprend trois volets dont le premier confirme par son titre « l'ombre et initial. Ses textes hésitent entre une brièveté qui arrive à louer le corps, une parole jusqu'au manque d'air : « il n'y a plus de vent » et une confiance douloureuse plus lo rythme haché d'une guerre ou pire d'un génocide : « de la poussière s'élève / de la p lumière des machettes ».

La solution est-elle dans « La chambre » comme l'indique le titre du volet 2 ? Tout le long de ce passage, l'e page en elle-même est un appel à l'envol, à la respiration, à la liberté. Des marques d'humour sont éga décomposition des mots en syllabes qui peuvent former à elles seules un vers unique, la trace d'une ligne e « En radio ». Car le poète, comme il l'a dit lui-même, aime « multiplier les expériences », « dé-ranger » l'écritur déjà obscurcie par les parenthèses : « (pourquoi pas heures) heures (donc) peut-être cinq minutes / peut-être peut-être moins / minutes a ». Preuve qu'avant le repos il faut « marcher / dans cette nuit », surpasser la c moi. Alors dans le bleu et le rouge peut briller le soleil.

Le doute cependant fait encore bégayer la pensée quand cinq textes sur deux pages parlent de « radio », de « mort qui « rôde ». Rien, en effet, n'est résolu puisque le dernier vers « perdu jardins là où je » est une façon désarroi proche de l'aphasie évoquée à la page II de l'épilogue, de façon synesthésique, à propos de la vue.

Le lecteur n'est donc, en aucun cas, surpris par le titre du volet 3, « Le délabrement de la nuit », image e mal-être que reprend, dès la première page, le superlatif « ombres de l'ombre ». Le malaise est bien devenu corps crie / dans la nuit il / s'évanouit ». C'est là enfin qu'intervient, paradoxale, « cette voix qui ne sait / n l'infinitif éponyme du titre accompagné de conseils pratiques et de la question-clef « sortir comment ? » devien Le substantif « Jardins (d'hiver) », titre de la partie II, illustre cette nécessité enfin exprimée par une étape tou le « dedans » et le « dehors » qui, pour Jésus, fut celui, avant son arrestation, de « Gethsémani ». Le jardin endroit de souffrance. Et « il arrive qu'on y consacre / toute sa vie / sans répit » même s'il faut le quitter p « dans la nuit animale ».

Le deuxième ensemble de cette partie « Jardins d'hier » où l'adverbe du titre fait paronomase avec « hiver » trouver une certaine paix et à se soustraire à l'absurdité des contraires grâce à l'harmonie de la nature : « Le c l'herbe »... « Pour cette fois le temps continue ». Cesse alors l'état de tension au profit de la simplicité nénuphars guettent les reflets de lune ». Description et narration alternent pour mettre en évidence la vie re physique puisque « le corps parfois pose son poids », de l'autre la vie sociale que résume l'énumération, pi des autochtones. Le passé contribue à la définition de ce nouvel état avec l'évocation du puits et de sa març qui bat le grain » et du four à pain.

Une chute pour terminer : des vaches « ruminent » ; ici et maintenant.

[A propos du site](#)

[La charte de participation](#)

[L'équipe](#)

Copyright © 2011 La Cause Littéraire. Tous droits réservés.